

Prologue

— Un jour... les hommes deviendront fous... De tous côtés... je vois un fleuve de sang où pataugeront des hordes sanguinaires... Les têtes tomberont sous les huées, et seront hissées sur des piques. Les cris : « À mort, le Roi ! » s'entendront du Nord au Midi... Notre terre bretonne entrera, alors, dans une ère de souffrance... Mais, toi, Enora, ma fille, mon enfant, prends garde à toi ! J'entends déjà tes pleurs déchirer la nuit. Ô Dieu tout puissant ! Préserve cette enfant de la guerre !

— Elle délire, c'est la maladie, murmura Sylvain aux côtés de sa nièce.

— Maman ! Je suis là tout près de toi ! chuchota la jeune fille en se penchant au-dessus de la malade tant aimée.

Sa main douce caressa le front humide de la mourante, et ses yeux croisèrent, enfin, le regard de sa mère de retour des ténèbres.

— C'est moi, maman.

— Oh ! Ma petite... dit sa mère dans un souffle rauque.

D'une façon surprenante, elle se dressa sur un coude. « Au seuil de la mort, où trouve-t-elle encore assez de force pour se soulever ? » se demanda son frère, avant de comprendre. Seul l'immense amour pour son enfant la retenait encore dans cette chambre. Il suffisait d'observer les visages des deux femmes, si près l'une de l'autre que leurs cheveux s'entremêlaient.

— Écoute-moi, Enora...

Sylvain Troadec recula au fond de la chambre pour ne pas troubler ces derniers instants.

— Ne parle pas, maman. Tu te fatigues et...

— Le temps m'est compté... N'oublie jamais, ma petite... je serai toujours à tes côtés. Il te suffira de m'appeler... je viendrai. Mais... tu as le don de voir et de guérir... Oh ! Ma petite ! Ce sera ta perte...

Le souffle court arrêta ses mots sur ses lèvres desséchées. Elle parut s'endormir, puis, soudain, sa voix se fit plus forte :

— Un homme, ma douce... Prends garde... Celui-là te trahira pour servir ses ambitions... Un autre homme t'aimera dans l'ombre... mais saura-t-il te protéger ? Trop de violences autour de toi, ma fille... Sylvain ?

— Je suis là, Azénor, dit celui-ci en s'avançant près du lit.

— Prends soin d'elle, mon cher frère...

— Sois tranquille, je serai un père pour elle.

Azénor mourut l'esprit apaisé le 28 février 1787. Sa fille, devenue orpheline à l'aube de ses dix-huit ans, s'inclina devant la dépouille de sa mère. À l'instant où les paupières de cette femme aux pouvoirs extraordinaires se fermèrent pour ne plus jamais se rouvrir, un parfum délicatement fleuri embauma la chambre et souleva les cheveux d'Enora comme le souffle d'un vent léger d'été.

La nuit même, sous une lune vibrante, revêtue de la robe blanche de sa mère, Enora s'avança pieds nus dans l'herbe figée, puis s'arrêta à deux pas d'un chêne séculaire. À cet endroit précis, elle offrit son visage aux constellations, et adressa son âme à toute l'énergie du cosmos. Alors, son cri puissant pétrifia la forêt alentour et, dans un silence absolu, une tresse lumineuse enveloppa son corps frêle avant de filer comme une étoile vers l'univers.

CHAPITRE I

Des messages signés Vulcain

Au soir du mercredi 4 juillet 1810

La mission en province du commissaire Antoine Maupré fut rapidement menée. Heureusement, car son postérieur de policier citadin, peu amateur de cavalcades sur les routes cabossées de son cher pays, le harcelait d'en finir au plus vite.

L'affaire crapuleuse qui l'occupa dans la région bordelaise se soldait donc par une belle réussite. Napoléon lui-même avait tenu à ce qu'il supervise cette délicate entreprise, compliquée par la qualité de ses protagonistes, des notables propriétaires de vignobles. L'arrivée d'un commissaire et de deux agents de police parisiens ne porta pas ombrage aux gendarmes sur place ; ceux-ci se montrèrent efficaces et coopératifs.

Parmi ses nombreuses qualités, Antoine Maupré avait un certain savoir-faire pour adoucir les rancœurs. En effet, son caractère aimable, pimenté d'un certain humour, ainsi que son sens de la convivialité, séduisaient son entourage. Le soir où il posa ses pieds bottés en terre girondine, il convoqua tout le monde à l'auberge et offrit à la maréchaussée un repas bien arrosé qu'elle n'avait pas goûté depuis longtemps. À la fin du banquet, lui et ses adjoints devinrent les meilleurs amis de ce petit monde de gendarmes. Les langues de ces derniers, déliées par du vin capiteux, leur permirent d'obtenir rapidement, et sans rancune ni ressentiment, des informations nécessaires à leur enquête, permettant de résoudre l'affaire en deux temps trois mouvements.

Bref, tout se passa à merveille, aussi rentra-t-il un jour plus tôt que prévu à Paris, s'octroyant au passage le droit de passer chez lui embrasser sa chère Louise et ses deux chérubins avant de rejoindre son bureau près de l'Hôtel de Ville.

Louise, sa tendre et merveilleuse Louise, lui sauta au cou dès ses premiers pas dans l'appartement. Ses boucles brunes caressèrent son visage sali sous une barbe rêche, alors qu'un silence inhabituel régnait dans la maison. Reprenant son souffle entre deux baisers fougueux, il repoussa avec douceur sa bien-aimée pour planter un regard étonné dans ses prunelles, deux petites reines-claude aux éclats de diamant.

— Ils sont au parc avec Léonie, répondit-elle à sa question muette.

« Léonie est une aide précieuse pour Louise. Sa gentillesse et son savoir-faire avec les enfants leur apportent beaucoup de réconfort, songea-t-il avant d'écarter l'idée de cette brave gouvernante pour observer sa femme. »

Louise pouvait se montrer polissonne, comme à cet instant où, le bout de sa langue caressant sa lèvre inférieure, elle l'observait avec malice tout en dégrafant son corsage avec une rapidité stupéfiante. De sa main libre, elle le guida vers la salle de bains, et, une fois débarrassée de tous ses vêtements, elle entreprit de lui ôter les siens. « Quel bonheur de rentrer chez soi ! » pensa-t-il en se laissant entraîner dans une voluptueuse et délicieuse sarabande.

Plus tard, après avoir repris tous les deux une certaine contenance, ainsi que leurs vêtements éparpillés sur le sol, Louise s'étonna de son retour précoce d'une mission qui devait se prolonger jusqu'au lendemain. Il lui raconta brièvement l'heureux résultat de sa démarche en province, et changea rapidement de sujet, orientant leur conversation sur les progrès de leurs enfants, Alice et Paul. Bien sûr, ceux-ci n'avaient pas dû révolutionner l'endroit pendant ses dix jours d'absence, mais cette diversion permettait, avec délicatesse, de tenir son épouse à distance de ses activités professionnelles, bien que le bon sens de celle-ci lui ait maintes fois permis d'éclaircir d'épineuses affaires particulièrement compliquées.

Donc, après leurs torrides effusions, Louise l'informa que leur ami Martin de Kermadec avait demandé à le rencontrer hier en fin d'après-midi. « Il était déçu de ne pas te voir, dit Louise, mais rien ne presse, m'a-t-il assuré, car cela peut attendre ton retour à Paris. Cependant, je lui ai trouvé grise mine ».

Enfilant une tenue propre, il jeta un coup d'œil sur sa montre gousset. Trop tard pour se rendre au commissariat, mais assez tôt pour prendre des nouvelles de son ami. Fallait-il que son motif fût sérieux pour que celui-ci cherchât à le rencontrer en dehors de leurs habitudes ! Généralement, leurs deux familles se rencontraient à dîner une fois par mois, comme ce fut le cas, une dizaine de jours auparavant.

Avant de sortir, il fit un détour par la cuisine pour embrasser sa tendre épouse désireuse de fêter son retour d'une autre manière que précédemment, en mettant la main à la pâte pour lui concocter une tourte au poulet, l'un de ses plats préférés. Il évita soigneusement la caresse taquine de son doigt poudré de farine, et déposa des petits baisers sur la peau soyeuse et tiède de sa nuque parfumée.

— Ne rentre pas trop tard, mon cher amour, car les enfants dîneront avec nous ! Ils sont impatients de te revoir !

Ah ! Il adorait sa femme et ses enfants, comme il aimait aussi son travail, et ce sentiment d'être utile à son prochain, et à la société en général. Il avait aussi beaucoup d'affection pour Martin de Kermadec, et la question de l'aider ne se posait pas, car il n'oublierait jamais qu'il avait sauvé son fils, alors âgé de huit mois. Un jour d'hiver, à la suite d'une mauvaise bronchite, la respiration du petit Paul se fit difficile au point d'entraîner en quelques heures une véritable détresse respiratoire faisant craindre le pire. Un médecin appelé à son chevet de toute urgence se déclara impuissant à enrayer le mal, et les abandonna, eux, ses parents, à la pire des angoisses. Heureusement, une voisine avait entendu parler de Martin de Kermadec, un médecin dévoué à ses malades, qui n'hésitait pas à tenter l'impossible pour les guérir. Alors, à la nuit tombée, il sonna au domicile de celui-ci. Loin de s'offusquer d'une pareille intrusion à une heure tardive, cet homme comprit aussitôt l'urgence de sa

démarche désespérée. Muni d'une sacoche contenant instruments et remèdes, le brave médecin le suivit chez lui et s'occupa de l'enfant durant toute la nuit. Au matin, Paul reposait dans son petit lit, le visage déserté de l'inquiétante teinte violacée qui était la sienne depuis ces dernières heures. Son souffle régulier et ses petits soupirs témoignaient de sa guérison. Alors, bien que Martin refusât d'en entendre parler, il avait une dette envers lui.

En quelques minutes de marche rapide, il se présenta au domicile de son ami. Il fut accueilli par Joseph, l'employé de la maison, qui l'annonça sans tarder.

— Antoine ? Mais, faites-le venir sans attendre, Joseph ! résonna la voix du Dr de Kermadec à l'autre bout du corridor.

Sa voix était impressionnante, comme l'étaient sa taille et sa carrure athlétique. Il dépassait d'une bonne tête celle de son ami policier, et pourtant, son physique avantageux s'oubliait dès que le regard se posait sur son visage prématurément marqué par des rides profondes. À force de côtoyer la misère humaine, il affichait un air mélancolique comme s'il portait un fardeau sur ses épaules. Ses yeux d'un bleu ciel très clair adoucissaient ses traits et faisaient oublier la présence de sourcils sombres et épais, lui donnant parfois l'air sévère. Au-dessus de sa bouche aux lèvres pleines, une moustache poivre et sel effilée jusqu'à se perdre dans d'épais favoris terminait le portrait de cet homme d'à peine quarante ans.

— Bonjour, Martin ! Pardonnez-moi d'arriver ainsi sans vous avoir prévenu, mais vous souhaitiez me voir, m'a dit Louise, alors me voici ! Que vous arrive-t-il et que puis-je faire pour vous aider ?

— Oh, cher ami, je suis désolé de vous avoir enlevé ainsi à votre charmante épouse, cela pouvait attendre demain ! Bon, mais puisque vous êtes là, allons dans mon bureau, je vais vous raconter. Mais quelle semaine, avec tous ces événements !

— Tous ces événements ? Excusez-moi, mais de quels événements parlez-vous ?

Martin scruta avec étonnement le visage sérieux de Maupré.

— Vraiment, vous n'êtes pas au courant de cette catastrophe survenue dans la nuit de dimanche à lundi ?

— Quelle catastrophe ? insista Antoine, cherchant au fond de sa mémoire si Louise avait évoqué une telle chose précédemment. « Ma foi, non, nous étions bien trop occupés... »

La méconnaissance du drame dans la nuit du 1er au 2 juillet à l'ambassade d'Autriche par ce policier émérite rendait muet de stupéfaction son ami. Devant son incompréhension, Maupré s'empressa de lui rappeler son départ pour la Gironde, une dizaine de jours auparavant.

— Eh bien, voyons... Bon, asseyez-vous, Antoine, que je vous raconte tout cela. Voilà, dimanche, vers minuit, en revenant d'une soirée au théâtre avec Marguerite, nous avons été les témoins d'une terrible catastrophe. Un violent incendie embrasait l'ambassade d'Autriche, rue du Mont-Blanc. Une fête y était donnée en l'honneur du mariage de Napoléon et de l'archiduchesse Marie-Louise. Devant l'ampleur de la situation et la foule concernée, je n'hésitai pas à m'élancer au secours des sinistrés paniqués. Non pas que je sois un homme téméraire et orgueilleux au point de m'estimer capable de me confronter à la fournaise sans dommage pour ma personne, mais je suis médecin, et mon devoir me commandait de porter secours aux malheureuses victimes de ce brasier géant.

« Après avoir ordonné au cocher de conduire Marguerite à notre domicile, je me précipitai vers les grilles de l'ambassade pour offrir mes compétences médicales au service des brûlés. Vous ne pouvez imaginer cette vision d'horreur ! Dans la panique pour échapper au feu, la bousculade était telle, que les blessés furent piétinés avant d'être brûlés par des objets se consumant sur le sol. J'ai vu des perruques en flammes s'accrocher aux habits qui s'enflammaient à leur tour ! Oh, je me désespère encore de n'avoir rien pu faire pour sauver certains de ces malheureux. J'ai fait de mon mieux pour leur venir en aide, mais j'ai bien peur que le bilan humain de cette catastrophe ne soit très lourd. »

« Fichtre ! songea Maupré. Un tel drame aura des répercussions sur mes activités professionnelles. Il faudra trouver des coupables, car crime ou négligence, Napoléon ne laissera sûrement pas les choses en l'état. »

Il ne regrettait pas son court répit dû à l'ignorance de cet incendie, alors que Martin poursuivait son récit :

— Plus tard, à l'aube de ce matin d'été au goût de cendres, une fois les derniers blessés évacués, mon regard balaya les jardins de la résidence jonchés de débris. Telles de pitoyables marionnettes, les rescapés piétinaient les parterres à la recherche d'affaires personnelles. Le spectacle désolant de ces personnes vêtues de leurs habits d'apparat à moitié calcinés ne pouvait laisser quiconque indifférent, cependant mon aide s'arrêtait là, car il était temps que je rentre rassurer Marguerite. Je l'imaginai bien volontiers être en proie à une profonde inquiétude, et sans doute sa nuit fut-elle aussi troublée que la mienne.

— J'ignorais ce drame qui touche de près notre Empereur, intervint Antoine. Je n'ai pas remarqué de mouvements de troupes dans la ville, il s'agit sans doute d'un accident. L'Empereur et son épouse ont-ils été blessés ?

— Non, heureusement. Napoléon a même pris part aux secours. Mais ce qui m'a fortement agacé, ce fut l'information relatée par la presse, le lendemain. Leurs articles faisaient état de peu de victimes, précisant qu'une seule femme aurait péri dans l'incendie ! La pauvre princesse de Schwartzenberg, Pauline d'Arenberg, a cru entendre les cris de l'une de ses filles provenant de la salle de bal en flammes. Elle s'y est précipitée pour la sauver ! Oh, quelle horreur ! Tous ses enfants étaient dans les jardins de l'ambassade, sains et saufs ! Pauvre femme ! Elle était enceinte de son neuvième enfant, et prête à accoucher. Le journal raconte que Napoléon demanda au médecin présent d'extraire l'enfant du corps martyrisé de cette mère courageuse, mais, hélas, celui-ci n'a pas survécu. Mais comment croire à si peu de victimes ? J'y étais, et croyez-moi, certains vivaient là leurs dernières heures dans d'abominables souffrances. La raison d'État... Enfin ! soupira-t-il. Tout cela m'amène à vous confier mes problèmes actuels.

« Donc, j'avais œuvré du mieux possible selon les pauvres moyens dont je disposais, et quittai les ruines fumeuses au petit matin. La rue Mont-Blanc était obstruée par les carrosses transformés en ambu-

lance, aussi décidai-je de marcher. J'avancerais à grands pas, tête baissée vers les pavés et l'esprit empreint des images atroces du drame. « Une fête qui se termine dans la terreur n'est jamais de bon augure, pensai-je, et notre cher Consul ne manquera pas d'y voir un sombre présage. » La sueur perlait sur mon visage et, pour l'éponger, j'extirpai un mouchoir de ma poche. Cependant, à la place de celui-ci, ma main ramena une lettre. Pensant l'y avoir mise moi-même, je la dépliai et jetai un regard distrait sur ses premières lignes, mais celles-ci me pétrifièrent, m'obligeant à m'arrêter pour en poursuivre la lecture. Autour de moi, la rue était encore endormie, toutefois il me fallait prendre connaissance du contenu de ce feuillet avant de rentrer. Un réverbère m'offrit l'éclairage nécessaire à sa lecture. Si un passant m'avait observé à ce moment-là, nul doute que mon visage barbouillé de traces de suie et mon regard halluciné lui auraient fait prendre ses jambes à son cou ! Les lettres dansaient devant mes yeux, et je vous l'avoue, un fluide glacial parcourut mes veines. De rage, je faillis déchirer le papier et le jeter hors de ma vue, tout en réalisant que ce geste dérisoire ne suffirait pas à éteindre ma frayeur. Je me ressaisis et enfouis le feuillet profondément dans ma poche. »

— Une lettre dans votre poche ? Mais comment s'y serait-elle trouvée à votre insu ?

— Ce fut bien la question que je me posai. Mon costume sortait de la blanchisserie. Un spectateur, au théâtre ? Je me souviens vaguement de la personne assise près de moi... Une femme... Son parfum poivré m'avait incommodé toute la soirée... J'ai éternué avant de m'en écarter discrètement en me rapprochant de Marguerite. Ce petit épisode l'a d'ailleurs bien amusée. Non, ce ne pouvait être cette femme distinguée. Alors, plus tard dans la nuit, pendant que je secourais les blessés ? Pris au milieu de la tourmente, je n'aurais rien remarqué ? Impossible... Il aurait fallu préméditer la rencontre, prévoir que je fusse au milieu de la foule à secourir les malheureux, alors que ma décision d'intervenir fut spontanée. Alors, avant de partir au théâtre ? J'avoue que je n'aie pas encore résolu cette énigme.

— Avez-vous cette lettre, et pouvez-vous me la montrer ?

— Bien sûr, la voici !

Martin avait raison. Une odeur âcre accompagna l'ouverture du message froissé et taché.

Très cher docteur de Kermadec,

Vous voilà donc revenu parmi nous après votre retraite en Bretagne ! Bienvenue à vous et à votre charmante famille... Que d'années ont passé depuis cette fameuse journée ! Rappelez-vous cet événement du 3 septembre 1792. Mais vous n'avez rien oublié, n'est-il pas ? Pas un jour, pas une nuit sans y songer ? La naissance de cette enfant arrachée à l'ignominie... Combien d'années d'enquête pour enfin savoir ce qu'elle était devenue ? Vous avez osé l'impensable, cher Docteur ! Vous étiez plus audacieux que nous ne le pensions. Nous avons tout d'abord suspecté Louis Dampierre de Cosson, mais le pauvre est enfermé dans un couvent, et mis ainsi à l'abri de tout soupçon. Mais à présent que nos regards contemplent la beauté, la vivacité, la perfection de Maud, puisque tel est son prénom, aucun doute ne s'impose à nous, désormais. Elle est celle que nous recherchons depuis dix-huit ans. La fille de Jean et Enora Rolin. Lui avez-vous révélé les conditions de son adoption ? Non, bien sûr que non... Ne vous inquiétez pas, nous nous en chargerons. Le temps est venu de nous occuper de cette jeune fille...

À bientôt donc, cher docteur,

Votre dévoué, Vulcain

Un instant plus tard, Antoine remit le feuillet à son ami avec une moue dubitative et un sourire en coin.

— Je comprends que ces menaces vous aient perturbé, Martin, mais cela ressemble à des propos... Comment dire sans vous offenser ? Sans aucune logique, et si je ne comprenais votre inquiétude vis-à-vis de Maud, il y aurait de quoi se gausser ! Vulcain... Pourquoi pas Lucifer ? Nos prisons sont bondées de ces personnages au langage délirant ! Enfin, qu'y a-t-il de raisonnable dans tout cela ? ajouta-t-il en évoquant les informations contenues dans la missive.

N'importe qui peut connaître la date de naissance de votre fille ! Et cette adoption ? Vous n'allez quand même pas vous laisser perturber par cette fantasque allégation ! Enora, Jean Rolin, connaissez-vous ces deux noms ?

À sa grande surprise, Martin se tortilla sur l'assise de son fauteuil, et ce simple mouvement attira son attention. Il réitéra sa question en prenant bien garde de contrôler sa voix. Il s'adressait à un ami, pas à un suspect, et leur entretien amical ne devait pas prendre la tournure d'un interrogatoire.

— Martin, rien n'est vrai dans cet exécrationnel avertissement, n'est-ce pas ? Maud...

— Hélas, mon ami ! Ce scélérat semble bien renseigné, car Maud est en effet l'enfant d'Enora et Jean Rolin, des amis qui ont partagé ma vie d'étudiant jusqu'à ces événements politiques qui ont bouleversé nos vies, lâcha-t-il du bout des lèvres.

— Ne vous inquiétez pas, Martin, tout cela restera entre nous. Que leur est-il arrivé ?

— Ils ont été arrêtés sur la foi de dénonciations calomnieuses. Dans la foulée d'un procès bâclé, Jean a été guillotiné ; quant à Enora, elle a été emprisonnée à la prison de la Force le 1er septembre 1792. Elle ne dut la vie sauve qu'à l'enfant qu'elle portait, mais son répit n'a été que de courte durée, car le 3 septembre, alors que Louis Dampierre de Cosson et moi-même venions la reconforter, elle fut prise des douleurs de l'enfantement. Le médecin que j'étais n'hésita pas à l'assister pendant que Louis, lui aussi médecin, faisait le guet. Ce fut une petite fille que je recueillis au sortir du ventre de sa mère. Épuisée, affaiblie, Enora me supplia de sauver sa fille puisque nous ne pouvions plus rien pour elle. Je laissai Louis s'occuper de notre amie, et m'enfuis avec l'enfant, quittant au plus vite Paris et ses massacreurs ! Voilà comment Marguerite et moi-même sommes devenus les parents de Maud...

— Mon pauvre ami ! s'exclama Maupré sans retenue. Je comprends à présent votre inquiétude... Maud ignore-t-elle son adoption ?